

## **Sociologie officielle et sociologie révolutionnaire (II)**

### **Division du travail et Lutte des Classes**

L'objet de Durkheim c'est de donner une justification commune aux idées individualistes de la démocratie et à la division du travail social en montrant la connexion des deux phénomènes, en même temps que leur caractère normal au sens défini plus haut, et par suite leur valeur morale et la nécessité de s'y conformer. Il s'agit de donner une théorie générale de l'évolution des sociétés susceptible de justifier la réalité existante aussi bien contre les prétentions des réactionnaires qui mettent la démocratie au défi de se justifier scientifiquement, que contre celle des révolutionnaires qui dénoncent dans la division du travail social telle qu'elle est réalisée en régime capitaliste, une véritable mutilation de la personnalité du travailleur. Aux premiers, Durkheim montrera que l'avènement des idées individualistes est le produit de toute une évolution sociale qui les justifie en dehors du recours à la mystique de l'homme éternel et isolé avant la société; il retournera l'argument des seconds en montrant dans la division du travail social la condition de l'individualité personnelle au sein du groupe, bien loin que ce soit sa déchéance. Par la même occasion en même temps qu'il justifiera les idées démocratiques individualistes, il rendra inopérant leur ancien dard révolutionnaire anti-social en montrant qu'elles ne sont que le produit d'une évolution sociale qui les dépasse. Cette entreprise, on le voit, est celle d'un bon serviteur de l'Etat qui veut justifier son maître et avec lui tout ce qu'il a pour mission de protéger.

On déterminera donc d'abord les problèmes des causes de la division du travail social et ensuite celui de sa fonction. Durkheim ne conçoit le problème des causes que comme une justification après coup de ce qui existe. Il s'agit de savoir comment l'on est passé du moins évolué au plus évolué, c'est-à-dire à ce qui existe en fait. Selon Durkheim les sociétés du type le moins évolué sont caractérisées par la juxtaposition pure et simple des individus comme autant d'unités homogènes entre elles et homogènes au groupe. La solidarité sociale y est donc d'un type purement mécanique, sa base c'est le conformisme absolu de l'individu au groupe, ce qui se traduit dans la sphère juridique par la pré-

dominance des sanctions répressives qui infligent un dommage ou un déshonneur à quiconque s'écarte de la règle commune. Les sociétés du type le plus évolué sont au contraire caractérisées par la différenciation fonctionnelle des individus du groupe, et la solidarité est de type organique par interdépendance des fonctions. Dans ces conditions l'individu prend figure distincte en face du groupe et des autres individus, le conformisme absolu n'est plus de règle, ce qui se traduit par la prédominance de la sanction restitutive, simple remise en place, sans déshonneur pour celui qui perd le procès.

Pour Durkheim, sociologue de la bourgeoisie française, comme pour Herbert Spencer, sociologue de la bourgeoisie anglaise, la marche de l'évolution va de l'homogène à l'hétérogène pour aboutir finalement à la démocratie capitaliste comme à son point culminant. Le grand concept vague de l'Évolution, détourné de sa signification précise dans les sciences naturelles et revêtu des abstractions métaphysiques très décharnées de « l'autre » et du « même », fait les frais de l'idée, comme les exemples hétéroclites de la méthode comparative feraient les frais de la preuve.

On chercherait en effet vainement d'autre signification à la division du travail social chez Durkheim que sa fonction de rendre les hommes différents et solidaires; mais le contenu concret de la notion est soigneusement laissé dans un clair-obscur mystique susceptible de s'appliquer aussi bien à la société athénienne du V<sup>e</sup> siècle qu'à la société américaine du XX<sup>e</sup> siècle, aux rapports des marchands entr'eux et aux rapports des ouvriers et des entrepreneurs, qu'aux rapports des ouvriers entr'eux dans les usines. S'agit-il de la spécialisation des professions dans le régime artisanal ou dans le régime des castes où l'instrument de travail est au service de l'artisan qui vise avant tout la perfection de la valeur d'usage d'un produit destiné au marché des classes dirigeantes, de ce qui correspond à l'aspect de la division du travail social analysé et loué par Platon dans la République et par Aristote dans la Politique ? S'agit-il au contraire, de la division des opérations dans la manufacture capitaliste où l'ouvrier est soumis au rythme de la machine, loin de la soumettre à son rythme, dont l'objet est, au contraire, avant tout, la perfection de la valeur d'échange du produit sur le marché élargi, de ce qui correspond aux célèbres analyses d'Adam Smith ? S'agit-il de la division du travail telle qu'elle s'établit sur le marché national et international entre les différents capitalistes propriétaires et échangistes de marchandises distinctes sous forme de matière première ou de produits finis, dont toutes les relations sont fondées sur la libre réciprocité des contrats, qui ne reconnaissent d'autre autorité que l'autorité impersonnelle et aveugle de la concurrence qui agit sur eux comme une loi de la nature ? S'agit-il au contraire de la division du travail à l'usine, dans la sphère de la production et non plus dans celle de l'échange, où les ouvriers soumis au despotisme conscient et volontaire du capitaliste ne produisent pas de marchandises mais des fractions de marchandises dont ils ne sont

pas propriétaires; à l'intérieur même de l'usine s'agit-il des ouvriers qualifiés ou des manœuvres interchangeables comme les pièces des machines-outils? Dans quelle mesure enfin les formules américaines de rationalisation qui consistent à standardiser les producteurs pour standardiser les produits et à standardiser les produits pour standardiser les consommateurs, favorisent-elles l'écllosion des différences individuelles entre les unités du groupe? La division du travail n'a-t-elle pas dans ce cas un résultat inverse de celui que lui assigne Durkheim : produire l'homogénéité?

De tous les aspects concrets que recouvre la notion abstraite de division du travail social, Durkheim n'a cure, et c'est sciemment qu'il maintient les équivoques pour attribuer par exemple à la division des opérations les qualités morales de la spécialisation artisanale des professions, à la division manufacturière du travail les avantages du libre jeu de la division sociale du travail sur le marché capitaliste.

D'autre part, quelles sont ces sociétés primitives qui ne consistent que dans une juxtaposition mécanique des individus? Durkheim reconnaît que la horde primitive absolument indifférenciée n'est qu'un produit de son imagination et que les sociétés les plus grossières que nous connaissons en Amérique et en Australie sont formées par un réseau souvent très compliqué de clans. Or, la division du travail et l'échange existent entre les clans où l'objet sacré du culte totémique qui est le plus souvent un animal ou une plante est susceptible d'être consommé par les membres d'un autre clan, si sa consommation est interdite à l'intérieur d'un clan. Le clan lui-même est autre chose qu'une simple juxtaposition d'individus sans coopération : la coopération y existe sous forme distincte de la division du travail : la réunion du travail. La division du travail à l'intérieur du clan pour être très peu avancée, n'en existe pas moins le plus souvent sur la base physiologique des sexes, les fonctions nomades de la chasse, de la pêche ou de la guerre étant réservées aux hommes tandis que les fonctions sédentaires de l'agriculture et des soins ménagers reviennent aux femmes. La faiblesse de la technique et le rôle compensateur de la superstition font même apparaître les premières corporations de sorciers et de médecins empiriques. La division du travail prise en elle-même n'a pas à être expliquée par une évolution quelconque : la diversité des aptitudes physiologiques et des milieux géographiques suffit à en rendre raison sous sa forme spontanée. Seul le progrès de la division du travail dans ses différentes phases est susceptible d'une explication déduite de l'évolution des sociétés.

Cette insistance particulière de Durkheim à ramener les formes élémentaires de la vie sociale à une juxtaposition pure et simple procède en réalité de son souci de faire apparaître le fait social comme un absolu au delà duquel il est inutile de pousser l'analyse. Les hommes pour lui, sont groupés comme les arbres de la forêt, mais il oublie qu'à la différence des arbres de la forêt, les hommes comme les autres animaux, ont la faculté de se mouvoir et que ce sont leurs besoins mutuels qui les éloignent ou les rapprochent.

Ce pseudo-souci d'objectivité scientifique rejoint en réalité les préoccupations conservatrices des sociologues réactionnaires de l'école de De Bonald et De Maistre, en lutte contre les idéologues de la Révolution française : la société est une réalité naturelle que l'homme n'a pas fait et qui s'impose à lui, il n'a donc aucun droit à la changer.

Dans ces conditions quelles seront les causes du passage de la solidarité mécanique à la solidarité organique : puisque les sociétés primitives ne sont qu'une juxtaposition mécanique d'individus, c'est dans la variation de cette masse mécanique qu'il faudra les chercher, dans les phénomènes de la population. C'est l'augmentation du volume social (chiffre absolu de la croissance de la population), de la densité sociale (chiffre de la population par unité de territoire), et la mobilité sociale (moyens de communication des individus entre eux), qui déterminent le passage de l'homogénéité sociale à la différenciation sociale. La concurrence vitale entre les individus plus nombreux et plus rapprochés les oblige à se différencier pour survivre. La division du travail social est une forme adoucie de la concurrence vitale. L'explication de Durkheim c'est donc l'explication darwinienne transposée du domaine biologique au domaine social : les variations sociales sont expliquées par analogie avec les variations organiques, et le moteur dans un cas comme dans l'autre est la concurrence vitale. Cette transposition est purement métaphorique : elle relève du plus pur esprit scientifique dont une des grandes ressources est de profiter du crédit qui s'attache à une grande doctrine scientifique devenue populaire et de faire ainsi passer des métaphores pour des explications. En se référant à l'explication darwinienne par la concurrence, Durkheim ne semble même pas se douter qu'il rend toute sa construction solidaire d'une doctrine toute spéciale de la population qui comme par hasard se trouve être une idéologie réactionnaire dont la valeur scientifique est aussi nulle que les racines de classe en sont évidentes.

A la fin du 18<sup>e</sup> siècle, par suite des guerres et de la fermeture des marchés, l'Angleterre, à l'aurore de la révolution industrielle, souffrait d'une grande crise de chômage : la misère atroce, les disettes ravageaient les classes ouvrières, montrant dans toute leur horreur les effets de l'exploitation capitaliste. L'Évêque anglican Malthus imagina une théorie de la population pour innocenter les classes dirigeantes de cet état de choses : il s'agissait de montrer que la misère est un phénomène naturel et aveugle dans lequel aucune responsabilité sociale n'est engagée. C'est là une loi naturelle, selon Malthus, que tandis que la population croît en progression géométrique, les subsistances ne croissent qu'en progression arithmétique. De là un déséquilibre qui entraîne la misère de toute une partie de la population. Par la voix de l'Évêque Malthus la bourgeoisie capitaliste conseillait aux classes laborieuses de pratiquer la restriction des naissances, comme en d'autres circonstances, lorsque le marché du travail n'est pas assez ample pour ses besoins, elle eut fait proclamer le devoir moral de la reproduction de l'espèce. L'intuition de génie de Darwin avait été

de comprendre que cette explication, qui, dans le domaine social, n'a qu'une valeur de justification idéologique des classes dirigeantes, prend au contraire une valeur scientifique dans le domaine biologique où elle montre la racine de la concurrence vitale et de la survivance des plus aptes. Mais Durkheim, sans même y paraître y songer, fait machine arrière et de Darwin remonte tout bonnement à Malthus avec le Darwinisme sociologique.

La loi qui assigne à la population une croissance géométrique, aux subsistances une croissance arithmétique dans le domaine social aussi bien que dans le domaine biologique, fait en réalité table rase de la différence entre les deux domaines, de la différence entre l'homme et l'animal. L'animal se reproduit lui-même mais ne reproduit pas les subsistances destinées à la conservation biologique de l'espèce. Dans le domaine biologique le déterminisme des subsistances est un déterminisme aveugle, sur lequel l'animal ne peut agir. Dans le domaine social et humain il n'y a pas seulement reproduction mais il y a production. L'homme ne reproduit pas seulement l'homme, mais il produit les subsistances. Par là même que l'homme n'est pas seulement consommateur mais producteur de la richesse matérielle, le déterminisme des subsistances est susceptible d'être orienté et dirigé par lui à divers degrés dont le plus élevé est la direction socialiste de l'économie selon un plan, tandis que l'anarchie de la concurrence, par l'entrecroisement des forces individuelles et conscientes imite le déterminisme aveugle de la nature. Le déterminisme social n'est donc pas le déterminisme aveugle des forces de la nature mais le déterminisme conscient et volontaire de l'homme. A l'échelle de l'Homme, la société, l'économie est l'œuvre de l'Homme. Dans la mesure où elles prennent pour lui une apparence de contrainte extérieure, c'est que les produits de l'activité humaine réagissent sur leur cause et dépassent les volontés et les intentions qui leur ont donné naissance. Toute l'histoire des sociétés humaines est l'histoire de cet effort de l'homme pour maîtriser les résultats de sa propre activité qui lui échappent, et son point culminant est dans le socialisme. C'est d'abord l'histoire de l'apprenti sorcier de Goethe, puis l'histoire du maître sorcier.

De là vient, comme l'écrit Marx « qu'une loi abstraite de la population n'existe que pour les plantes et les animaux et encore en tant qu'ils ne subissent pas l'influence de l'homme » (Ch. XXV du *Capital*, T. I). Chaque période a sa loi spéciale de population déterminée par le mode de production et d'échange de la richesse matérielle et pour une même période il faut encore tenir compte des différentes conditions géographiques. C'est donc sur la technique de l'économie que se règle la population, loin que la technique de l'économie se règle sur la population. Dans les formes très inférieures et très primitives de la vie sociale où la technique existe à peine, ce rapport peut paraître inversé : les grandes invasions sont certainement des phénomènes de population liés au déterminisme mécanique des subsistances, mais pour des formes plus évoluées cette analogie ne vaut plus. Le XIX<sup>e</sup> siècle est le siècle qui a vu s'accomplir en Europe des progrès technique

d'une division des fonctions de production et de l'appropriation. L'objet du socialisme c'est de résoudre cette contradiction entre appropriation et production. Mais dans la lutte des classes comme dans la concurrence industrielle la victoire est aux plus aptes, c'est-à-dire à ceux qui triompheront dans cet effort pour la maîtrise et l'organisation des forces productives qui est l'essence de l'histoire humaine. La certitude de la victoire du socialisme, c'est la supériorité de l'économie de plan, de l'économie dirigée, sur l'anarchie aveugle de la concurrence que les grands trusts et les grands impérialismes n'arrivent qu'à exagérer, loin de la supprimer. Le prolétariat n'est pas la classe vaincue dans la lutte, mais la nouvelle classe surgie des conditions nouvelles de la production qui demain sera victorieuse. Le triomphe de la bourgeoisie n'a pas été son triomphe sur le prolétariat qui existait à peine et qu'elle a contribué à produire, mais son triomphe sur les entraves de toutes sortes apportées à un régime supérieur de production par la féodalité. La lutte du prolétariat contre la bourgeoisie n'est donc pas la lutte des plus aptes contre les moins aptes, ce qui a été la lutte de la bourgeoisie contre le féodalisme.

Les sociétés modernes comportent donc deux zones de lutte : lutte à l'intérieur de la société bourgeoise par la concurrence industrielle et pour le partage de la plus-value produite par les classes laborieuses ; lutte entre les classes ouvrières et les classes capitalistes, celles-ci incarnant l'organisation sociale actuelle, celles-là l'organisation sociale de demain. Dans ces conditions quelle sera la fonction de la division du travail social qui caractérise au plus haut point, selon Durkheim, les sociétés modernes ? Produire la solidarité, telle sera la réponse de notre grand sociologue. La société ne vit que de solidarité mécanique ou organique. Et si vous lui objectez qu'on ne voit pas très bien où est la solidarité à travers ces deux formes de lutte, sinon cette solidarité dans la discorde dont parle le vieil Héraclite, cette solidarité des combattants qui croisent leur épées ou des lutteurs qui s'étreignent, il vous répondra que c'est sans doute bien ennuyeux mais que ce sont précisément là deux formes pathologiques de division du travail qui manquent à leur fonction : la division du travail « anémique » (la concurrence) et la division du travail contrainte (la lutte des classes), mais qu'en définitive ce ne sont que les ombres d'un beau tableau.

Les chapitres sur ces deux formes pathologiques de la division du travail sont parmi ce qu'il y a de plus obscur et d'embarrassé dans l'ouvrage de Durkheim. Voici par exemple pour l'état d'« anémie » c'est-à-dire de concurrence anarchique : « Mais comme ces transformations se sont accomplies avec une extrême rapidité, les intérêts en conflit n'ont pas encore eu le temps de s'équilibrer... la division du travail ne produit pas ces conséquences en vertu d'une nécessité interne mais seulement dans des circonstances exceptionnelles et anormales ». Voici le remède proposé par Durkheim : « normalement le jeu de chaque fonction spéciale exige que l'individu ne s'y renferme pas étroitement mais se lie en rapport constant avec les fonctions voisines ». Ainsi l'anarchie de la concu-

rence serait produite par l'ignorance réciproque où les capitalistes se trouvent de leurs besoins mutuels. Qu'ils se rencontrent et s'entendent et tout irait pour le mieux. Une telle explication vaut à peine qu'on s'y arrête : elle suppose que l'état du marché est en dehors de la zone d'observation du capitaliste, que la concurrence industrielle est analogue à une rixe entre individus étrangers l'un à l'autre lorsqu'au contraire elle est analogue à une guerre où chacun cherche à déjouer les plans de l'adversaire; elle suppose que les ententes entre capitalistes supprimeraient cet état de guerre lorsqu'en réalité elles le suppriment tout juste autant que les alliances militaires.

Quelle sera maintenant pour Durkheim l'explication de la division du travail-contrainte, c'est-à-dire de la lutte des classes? Ce n'est pas non plus selon lui, une conséquence nécessaire de la division du travail, elle ne se produit que dans des circonstances toutes particulières, lorsque l'accord est rompu entre les aptitudes des individus et le genre d'activité qui leur est assigné. Ainsi pour Durkheim la lutte entre capitalistes et ouvriers n'a d'autre signification que le désir des ouvriers de devenir des capitalistes et il pousse la sollicitude jusqu'à reconnaître dans certains cas le bien-fondé de cette prétention. Le désir de parvenir, voilà la clef de la lutte des classes. Et notre sociologue de préconiser, en bon apôtre, l'égalité dans les circonstances extérieures de la lutte, c'est-à-dire le régime démocratique et, peut-être, qui sait, l'école unique! La platitude odieuse de telles conceptions n'a d'égale que le désir de parvenir du petit bourgeois qui veut s'élever socialement et imagine l'univers social à son image. C'est d'ailleurs tout ce qu'elles expriment et c'est tout un système social prôné depuis longtemps : embourgeoisement de quelques individualités de la classe ouvrière, formation d'aristocraties ouvrières, pour que le talon de fer s'appesantisse mieux sur la masse abusée. C'est ce système que Durkheim érige à la hauteur d'une théorie. Mais la classe ouvrière révolutionnaire ne réclame pas pour elle le genre de vie et les privilèges des bourgeois pour lesquels elle n'a que mépris, car elle représente un monde différent. Elle ne lutte pas pour que toute licence d'embourgeoisement lui soit donnée, mais pour la destruction de la civilisation bourgeoise et la substitution de la sienne propre. La mobilité sociale dans la démocratie bourgeoise ne fait pas cesser l'exploitation du travail qui demeure constante, quels que soient les échanges entre les classes.

C'est la parole profonde de Saint-Just, à mi-chemin entre l'intuition de Rousseau et la démonstration de Marx et d'Engels, qui reste vraie : « La Société n'est pas l'état de paix, mais l'état de guerre ». Mais tandis que le propre d'un esprit libre est son courage devant la réalité qu'il reconnaît telle qu'elle est, le propre d'un esprit serf est cet effort pour la déguiser et l'embellir de couleurs morales. La préoccupation profonde de Durkheim n'est pas, quoi qu'il en ait, de faire une science de la morale, mais de moraliser les données de la science. C'est ainsi que loin de reconnaître cet état de guerre il en voudra faire un état de paix, que loin de reconnaître ces antagonismes, il en voudra faire une solidarité.

Des sociétés capitalistes du monde moderne, pacifiées en surface par l'appareil de force de l'état, il voudra faire des sociétés réellement pacifiques et unies. Pour mieux jeter aux yeux la poudre moralisatrice, il voudra même renoncer au vilain mot d'intérêt, employé par les économistes libéraux pour ce qu'il y a de plus rigide dans droits et dans devoirs. La solidarité des sociétés modernes n'est pas une solidarité d'intérêts, mais une solidarité de droits et de devoirs. L'Impératif moral des sociétés modernes, c'est de se conformer à la division du travail telle qu'elle règne actuellement, parce qu'elle produit la solidarité par interdépendance des fonctions hétérogènes. Les multiples aspects que nous analysons plus haut sont effacés : c'est un hymne à la foi à l'ordre social régnant tout entier, tous aspects particuliers confondus. Ainsi le régime capitaliste, selon Durkheim, ne connaît plus les intérêts, il ne connaît même plus cette solidarité par concorde des intérêts hétérogènes, la prospérité de chacun étant la condition de la prospérité de tous, les harmonies économiques chères à Bastiat et à J. B. Say. Il ne connaît plus les intérêts mais les droits et les devoirs : le capitaliste individuel, en cherchant son intérêt propre ne concourt plus indirectement au bien de l'ensemble mais il ne doit chercher son intérêt que par devoir moral pour concourir à la prospérité de l'ensemble. L'utilitarisme ne suffit pas à la justification du capitalisme, il faut montrer qu'au fond il est altruiste. Déjà Bastiat faisait résider l'essence de la valeur marchande dans le service rendu et le capitalisme américain a de nos jours retrouvé spontanément cette idée de service rendu à la collectivité.

Mais Durkheim remonte plus haut : il ne veut plus des analyses franches et honnêtes des grands économistes de l'école classique de l'aurore du capitalisme qui assignaient tout simplement comme fin à la division du travail la perfection de la valeur marchande du produit, quand bien même la personnalité du producteur en devait être lésée. Il s'agit de ramener un voile pudique sur cet aspect de la division du travail. Chacun rivé à sa fonction, la société est pacifiée. Derrière l'appareil pédantesque de son gros livre il y a en réalité le sonnet idyllique de Sully Prudhomme et la vieille fable réactionnaire de Ménénus Agrippa contant la dispute des membres et de l'estomac aux plébéiens en révolte de Rome. Par là même la valeur pédagogique d'un tel enseignement pour l'école de classe de la bourgeoisie est assurée.

(A suivre.)

A. ARIAT.